

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 40

Artikel: Anecdotes militaires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194504>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

enivrante, sauf usage religieux ou prescription médicale. Elle n'entend cependant pas condamner par là l'usage strictement modéré des boissons fermentées chez ceux qui ne font pas partie de la Fédération.

» De ce que nous ne condamnons pas l'usage modéré des boissons fermentées chez ceux qui ne font pas partie de la Croix-Bleue découle, tout naturellement, que nous ne condamnons pas les cultures qui servent à en fournir les éléments, pas plus les vignes que les houblonniers.

» Les progrès du phylloxéra nous réjouissent si peu, au point de vue des progrès de la tempérance dans notre pays, que la perspective de la destruction de nos vignobles, dans un avenir plus ou moins éloigné, fut l'une des causes qui me déterminèrent, il y a quinze ans, à fonder notre société. Dans la lettre que j'écrivis de Cossonay, où j'étais alors suffragant, à M. Fermaud, le 21 août 1877, pour lui demander s'il serait disposé à se joindre à moi pour fonder une société suisse de tempérance, je lui disais, entre autres :

Les conclusions du congrès antiphyloxérique de Lausanne, en constatant qu'on n'a pas encore trouvé de moyen vraiment efficace de combattre le phylloxéra, nous font prévoir la destruction de nos vignes dans un temps plus ou moins éloigné.

Si alors nos gens continuent à s'imaginer qu'on ne peut pas vivre et travailler sans boissons alcooliques, n'ayant plus de vin, ils boiront de l'eau-de-vie et les maux de l'alcoolisme seront aggravés. Il serait bon à ce moment-là qu'il y ait dans notre pays assez d'abstinents pour leur montrer qu'il n'est pas nécessaire de consommer des boissons alcooliques, et que, si l'on ne peut avoir du vin, mieux vaut boire de l'eau que de l'eau-de-vie.

» D'ailleurs, si tous nos concitoyens avaient usé avec modération du vin et autres boissons fermentées, nous n'aurions jamais eu l'idée de fonder une société de tempérance basée sur l'abstinence totale. »

Nos lecteurs pourront se convaincre, par ce qui précède, que nombre de gens sont fort mal renseignés sur le but que la Société de tempérance s'efforce d'atteindre, ainsi que sur ses moyens d'action.

L. M.

Le Nouvel-an des Israélites, leur calendrier, leur religion.

Les Israélites ont commencé, dimanche dernier, une nouvelle année, la 5655^{me} de l'ère juive, qui est celle de la création du monde. La fête par laquelle ils célèbrent le renouvellement de l'année s'appelle *Rosasana* ou *Roschachana*. Elle dure trois jours, pendant lesquels les affaires sont suspendues. On comprend dès lors pourquoi on voyait, lundi et mardi, dans les rues de Lausanne, un

très grand nombre de magasins fermés.

Les Israélites tiennent par tradition que le jour de l'an, particulièrement, Dieu juge des actions de l'année dernière et dispose des événements de celle qui vient de commencer.

Le premier soir de l'année, en revenant de la Synagogue, ils se disent l'un à l'autre : *Sois écrit en bonne année*. Et celui à qui ils s'adressent répond : *Et toi aussi*. Ils ont l'habitude de servir ce jour-là sur la table du miel et du pain levé, et tout ce qui peut servir à augurer que l'année sera plantureuse et douce.

A l'origine, l'année juive commençait d'abord vers l'équinoxe du printemps, en commémoration de la sortie d'Egypte, qui avait eu lieu à cette époque, et il leur était ordonné d'offrir des épis d'orge mûrs à Dieu, le 16 du premier mois, qui était celui de *nisan* (mars-avril). Mais comme cette année était tous les ans en retard de plus de onze jours sur l'année solaire, cette rétrogradation faisait recommencer l'année trop tôt relativement à la maturité de l'orge. Il fallut donc imaginer quelque expédient pour remédier à ce désordre.

C'est au III^{me} et au IV^{me} siècle de l'ère chrétienne que le calendrier juif a été définitivement fixé. Le *Talmud*, qui contient l'ensemble des lois civiles et religieuses, l'a adopté, et il est encore en vigueur pour la fixation des fêtes.

Le cours d'une lune fait le mois des Juifs, et la nouvelle lune est le commencement du mois.

L'année civile commence avec la nouvelle lune qui suit l'équinoxe d'automne.

Le jour déterminé par le *Talmud* est d'une durée invariable; il commence à six heures du soir et finit le lendemain à la même heure du soir. Le jour se divise en vingt-quatre heures.

La semaine comprend sept jours et commence le samedi à 6 heures du soir.

Quoique vivant confondus au milieu des autres peuples, et malgré les obstacles de toute nature, les Israélites sont restés fidèles à la religion de leurs pères. Cette religion est fondée tout entière sur l'Ancien-Testament. Ils ne reconnaissent que Dieu (*Jehovah*), nient la divinité de Jésus-Christ, et néanmoins attendent la venue d'un Messie qui relèvera leur nation de sa déchéance et en fondera un vaste empire dont l'influence s'étendra sur toute la terre.

Les Israélites croient à l'immortalité de l'âme, au jugement dernier, etc., mais n'admettent aucune révélation que celle de Moïse et des prophètes. Ils observent encore aujourd'hui les pratiques que suivaient les anciens Hébreux; leur culte est à peu près le même, sauf la suppression de certains sacrifices. La

célébration du *Sabbat*, le samedi de chaque semaine, de la *Pâque* et autres fêtes, l'observation des jeûnes, l'abstinence des viandes défendues, continuent d'être pratiquées.

L'hébreu est toujours leur langue liturgique, et, pendant les cérémonies qu'ils accomplissent dans leurs *synagogues*, sous la direction de prêtres nommés *rabbins*, c'est-à-dire maîtres, et de ministres officiants, ils portent ordinairement des *téphillins* ou sortes de courroies nouées, contenant des sentences tirées des livres saints.

Anecdotes militaires.

Un jour il plut au tsar Alexandre III de se faire historien. Il était alors grand-duc héritier, et il tenait à conserver le souvenir des grands événements de la guerre d'Orient et de la défense héroïque de Sébastopol.

L'héritier du trône de Russie fit convier les anciens défenseurs de Sébastopol à lui faire le récit de ce qu'ils avaient vu, et forma de ces diverses narrations un volumineux manuscrit. Il y a là des particularités fort curieuses, des anecdotes, auxquelles on a laissé parfois, intentionnellement, toute leur naïveté, et qui nous donnent la preuve que dans cette guerre où Français et Russes se disputaient si chaudement la victoire, il n'y avait, au fond, aucune haine entre les combattants, témoin ce qui se passait dans les intervalles des batailles.

Voici ce que dit à ce sujet le *Petit Parisien*:

Nous citerons, par exemple, les notes fournies par le soldat Zmieff, un brave qui eut le bras emporté par un boulet. Il n'avait pas gardé rancune aux Français, et c'était bien avant qu'il fût question de l'entente présente entre les deux peuples.

Ecoutez-le. La familiarité et la rondeur de son langage avaient été gardées par le futur Empereur, ayant en main le récit qu'il avait écrit.

Le soldat Zmieff contait comment, pendant un armistice, il avait aidé à relever les corps des combattants tués.

— Voilà qui est drôle, disait-il, c'est nous qui avons tué les Français, leurs camarades auraient donc dû nous insulter et ne pas nous remercier de les ramasser morts. Et bien, au contraire: camarade par-ci, camarade par-là! Bonjour, et Très bien! Voilà tout ce que j'entendis d'eux tout le temps que je passai à Sébastopol. Avec les Français, nous buvions de leur rhum et nous causions amicalement. Bien que nous parlions chacun notre langue, nous nous comprenions cependant.

Quant aux Anglais, ajoutait-il, c'était tout autre chose! Chaque fois que nous nous rencontrions, une rixe était inévitable. Ils se mettaient toujours à boxer, mais nous autres nous leur envoyions un bon coup de poing dans la gueule, ce qui fait qu'ils n'y trouvaient jamais leur compte... Vous ne pouvez vous figurer à quel point tous, tant que nous étions, nous les détestions...

Il y a mille anecdotes attestant avec quelle facilité et quel entrain Russes et Français « faisaient camaraderie », selon les expressions du soldat Zmieff.

Un jour, des oies sauvages vinrent à passer au-dessus des batteries. Les Français, pour s'amuser, envoyèrent quelques balles à ces oiseaux, qui tombèrent à portée des Russes.

Un jeune soldat du régiment de Sélinguinsky monta alors sur le remblai des défenses russes, défit une bande de toile qu'il portait en guise de bas autour des jambes, l'agita comme un drapeau parlementaire afin qu'on ne tirât pas sur lui et, descendant avec agilité, arriva jusqu'à l'endroit où gisaient les oies.

Il en saisit une et de toutes ses forces la jeta du côté des Français :

— C'est pour vous ! cria-t-il.

Il en envoya une autre à ses camarades :

— C'est pour nous !

A cet instant, une troisième oie qui n'était que blessée réussit à s'envoler et à s'enfuir.

— Et celle-ci pour les Anglais ! ajouta-t-il ironiquement.

Les Français ne restèrent pas en reste de courtoisie. Ils invitèrent les soldats à venir près d'eux et ils les régalerent de rhum. Un instant après, le feu recommençait, et on se mitrailait avec entrain.

Autre anecdote, qui fait ressortir cette générosité. Un capitaine, nommé Lamoïloff, remarqua un jour qu'un jeune troupier de sa compagnie n'était pas encore bien accoutumé au feu.

— Attends un peu, lui dit-il, je vais te guérir de ta peur.

Et il l'emmena sur le remblai, à un moment où les balles faisaient rage, et, là, tranquillement, sa cigarette aux lèvres, dans ce poste qui n'était plus abrité, il lui fit faire l'exercice, très lentement.

Les Français virent ce qui se passait, battirent des mains devant cette froide bravoure du capitaine, et cessèrent de tirer.

Dans ces récits de soldats qui étaient communiqués au prince, il y en a d'une bonne humeur et d'une simplicité charmantes.

Tel celui du soldat Chkara, prié de dire pourquoi il avait été décoré.

— J'ai été décoré « pour rien », dit ce brave modeste. J'étais de garde auprès de la cave à poudre, dans la batterie de Rostislavie. Une sacrée bombe tombe un jour sur la cave et se met à siffler. Je la repousse du pied. Nakhimoff passait justement à cet instant : « — Bien, très bien, mon garçon », fit-il. Et il ajouta : « Prenez le nom de ce gaillard ! »

C'était cela qu'il appelait « rien ! »

Un autre récit du major Yanosky relate un « cri du cœur » de soldat qui est d'une jolie crânerie.

Sur le 2^e bastion, un obus français, trouant le blindage, tomba et éclata dans l'abri où se trouvait un brave troupier russe qui dormait tranquillement au milieu du fracas des pièces d'artillerie tonnant des deux côtés.

Réveillé en sursaut, il sortit comme il put de l'abri, qui n'en était plus un, mais le tube brûlant de l'obus enflamme son uniforme.

Il ne pense pas au danger qu'il venait de courir.

— Ah ! les gueux ! s'écria-t-il, en montrant le poing aux Français, ils m'ont joliment arrangé mon pantalon !

Les soldats français avaient leur théâtre où, entre deux sorties, ils jouaient bravement des pièces de circonstance. Du côté russe, on prenait aussi quelques distractions. Le lieutenant Savitzki avait fait apporter, dans le bastion où il servait, un piano, et son collègue Stépanoff et lui faisaient danser les soldats.

Le piano, un beau jour, fut réduit en miettes par un obus, et les danseurs furent tués ou blessés... Le lendemain, par une bravade, les officiers russes faisaient venir un autre piano à la même place.

Les mots curieux de soldats abondent dans ces notes. Tel celui du brave Kompantzeff. Il venait de préparer le *stsché*, la soupe aux choux russe, quand un boulet renversa la marmite, la coupant en morceaux.

Kompantzeff poussa un juron :

— Ah ! ces Français ! fit-il... Frapper un homme, cela je le comprends, c'est pour cela qu'on est soldat ; mais ils se mettent à briser nos marmites, maintenant, et ils ne nous laissent plus manger notre soupe !

On voit que la bonne humeur, l'entrain, la vaillance simple étaient du côté des Russes comme du côté des Français. C'était pour cela qu'on s'entendait si bien pendant les suspensions d'armes.

On tâdié.

Quand on malheu arrevé à cauquon et que sè dzeins ne lo sàvont pas onco, lo lào faut apprenèdrè tsau pou po ne pas lào bailli onna trào granta émochon tot ein on iadzo. Lo lào faut derè avoué precauchon et ne pas fèrè coumeint on certain vòlet dè carbatier adon dè la moo dè Poudjan.

Poudjan étai on compagnon gras qu'on tasson et qu'avai la frimousse rodzo qu'on pavot, tant l'avai lo sang à la tète. Onna né que sè trovàvè pè lo cabaret, que bévessai trài déci ein tourdzeint sa pipa, m'einlèvine se n'eut pas on attaquà, que ma fài sè laissà tsezi perque bas su lo pliantsi. Quand lè dzeins lo viront étai, sein budzi, lo relèviront ; mà l'uront bio lo sècàorè po lo reveilli et lài frottà la tète avoué dào venégro po lo fèrè reveni, rein ne fe. L'étai bo et bin moo.

Ora, n'étai pas question ! ne poivè pas restà à la tsambra à bâirè et lo fail-lai eimportà tsi li et préveni sa fenna. Ma fài, cein n'étai pas onna galéza coumechon et cliào qu'étiot quie, ne sè tsaillessont pas dè la fèrè, kà quand on cognai lè dzeins on renasquè dè lào derè dâi z'affèrès que lào font dè la peina.

Adon lo carbatier criè son vòlet, qu'é-tai tot nové dein lo veladzo et lài dit d'apliyi po remenâ Poudjan. Mettont lo pourro diablo su on pou dè paille dein lè redalles et lo couvront avoué lo cliorâ.

— Ora, se fa lo carbatier à son vòlet, alladè tot balameint et pi tatsi dè ne pas épouâiri sa pourra fenna ein lài deseint l'affèrè trào rudo ; ditès-lo lài petit z'a petit, coumeint se n'étai pas onco moo.

— N'aussi pas poaire, noutron maitrè, repond lo vòlet, ne su pas on enfant et mè tserdzo dè fèrè la coumechon à mi.

Lo gaillâ modè avoué lo tsai et quand l'est dévant tsi Poudjan, ye tapè à la porta, kà l'étai cotàie et tot lo mondo droumessâi.

On momeint après, l'out qu'on àovrè onna fenétra et ye vâi onna fenna ein béguina que demandè quoui tapè.

— Est-te vo qu'ètès la véva Poudjan ? se lài fà lo vòlet.

— Su bin madama Poudjan, repond la pernetta, mà ne su pas véva.

— Na ! Voudriâ-vo frémâ avoué mè ? Eh bin veni vâi vairè !...

Et l'est dinsé que cè tsancro dè tâdié a fé po préparâ la pourra fenna à apreindrè la moo dè se n'hommo.

Pour nos lectrices.

Une nouvelle ligue vient de se former de l'autre côté de la Manche, celle de « l'anticorset ». Il ne s'agirait rien moins que de supprimer absolument le corset et pour bien affirmer cette prétention, la ligue se propose d'organiser prochainement, à Liverpool, une exposition de figures de cire, de mannequins, qui montreront toutes les déchéances physiques qui sont dues à l'usage du corset et ses conséquences sur la santé et la beauté du corps de la femme.

Je ne sais si cette ligue trouvera grand nombre d'adeptes en France ; j'en doute, car les Françaises et les Parisiennes surtout sont trop fières de leur jolie taille cambrée pour l'augmenter d'un centimètre. Un corset parfaitement fait par une bonne faiseuse, bien à votre taille, souple surtout, sans busc exagéré, est plutôt un soutien pour le buste qu'une fatigue. Les femmes un peu fortes ne pouvant absolument pas se passer de corset, les nouvelles ligueuses ne se recruteront que parmi les femmes minces, aux tailles de roseau.

Dans un autre ordre d'idées, il est question de proscrire de la toilette féminine toutes les ravissantes fantaisies que l'on composait avec la dépouille de milliers de petits oiseaux. C'est Mme Casimir-Perier qui vient de décréter la grâce de toutes ces mignonnes bestioles, car les conséquences de ce massacre sont très graves dans les campagnes, et les agriculteurs ont jeté un cri d'alarme auquel l'Etat ne pouvait rester sourd. Les insectes nuisibles se multipliant à l'infini depuis la mort de tous les petits oiseaux champêtres dont ils étaient la nourriture, et les récoltes étaient menacées par ces insectes. C'est cette sérieuse raison qui a été cause d'une telle modification dans la mode.

Les oiseaux seront donc remplacés sur les chapeaux par des fleurs de velours, de satin d'une fraîcheur et d'un coloris ravissant ; les pensées, les chrysanthèmes, les gardénias, les dahlias, les violettes sont les fleurs préférées.

Beaucoup de toques charmantes sont en velours drapé chiffonné ; on prépare des ca-